

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Le roi Albert de Belgique parcourt les tranchées pendant l'hiver et relaye ses soldats dans les travaux de terrassement pour permettre aux hommes de se réchauffer.

1 Juil 1917

LE ROI-SOLDAT



Lorsque, le 2 août 1914, fut remis au gouvernement belge l'ultimatum germanique qui voulait obliger la Belgique à laisser passer sur son territoire les armées du kaiser, le roi Albert fit l'immortelle déclaration suivante : *« Le gouvernement belge, en acceptant les propositions qui lui sont notifiées, sacrifierait l'honneur de la nation, en même temps qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe. »* Et, au Parlement, il appuya cette déclaration des fières paroles que voici : *« Un seul devoir s'impose : la résistance opiniâtre... Un peuple qui se défend ne pérît pas!... Nous pouvons être vaincus, jamais soumis. »*

Ce que disait le roi, la nation entière le pensait et c'est pourquoi elle s'est levée comme un seul homme contre l'envahisseur, et c'est pourquoi, aussi, le peuple belge est attaché à son roi d'un amour profond fait de reconnaissance et de confiance. Reconnaissance de ce que le roi ait trouvé, à l'heure tragique, les mots qu'il fallait prononcer, qu'il ait eu foi dans la fermeté et le courage de ses sujets, qu'il n'ait pas craint d'entamer, pour la cause du Droit et de l'Honneur, une lutte à raison d'un contre dix. Confiance en ce roi dont le caractère ne transige pas avec le Devoir, qui ne ment pas à sa conscience, qui partage les fatigues et les dangers de ses troupes, tantôt parcourant à leur tête de longues étapes exténuantes, tantôt relevant, avec des brancardiers, les blessés après un combat sanglant, tantôt faisant le coup de feu dans la tranchée ou, en plein hiver, relayant ses soldats dans les travaux de terrassement pour permettre aux hommes de se réchauffer.

« Le roi Albert est extrêmement populaire dans les tranchées, et chaque fois qu'il y paraît, sa venue est saluée par des acclamations. Mais, dans sa belle simplicité, il n'aime pas à être acclamé et, quand il descend de son automobile, il étend les deux mains vers ses hommes comme à des compagnons d'armes : *« Nous sommes des camarades, dit-il, nous devons nous aider mutuellement et nous serrer la main! »*

Comment des soldats ne lutteraient-ils pas jusqu'au dernier souffle avec un tel chef qui les traite comme de braves amis?

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Un enfant de sept ans, coupable d'avoir, par jeu, avec son fusil de bois, mis en joue des Prussiens, est impitoyablement tué par eux.



UN PETIT SOLDAT DE SEPT ANS

Voici le plus lâche des crimes allemands : un cher petit garçon, qui n'avait que sept ans, est mort comme un soldat, innocente victime de la férocité teutonne.

Quand il les a vus défiler par les rues de son village, les grands soldats allemands, il n'a pas couru se cacher sous les jupes de sa maman. C'était un petit enfant plein de crânerie, et qui aimait à jouer au soldat.

Il a vu qu'ils avaient des fusils semblables à son petit fusil de bois et, tout joyeux, il s'est dit :

« Ah! nous allons pouvoir jouer! »

Vite, il épaule son arme mignonne et il vise sérieusement — car les petits enfants sont sérieux quand ils jouent à la guerre — il vise un des soldats allemands, celui qui lui semblait le plus méchant et le plus laid.

Vous croyez peut-être que celui-ci a ri de ce jeu d'enfant, de cette gaminerie d'un petit Français de sept ans?

Non, il n'a pas ri; il n'a pas singé celui qui fait semblant d'avoir peur et qui recule pour amuser un petit innocent... Et vos papas ou vos mamans vous ont lu, sûr les journaux, la fin de l'épouvantable histoire, l'horrible fin qu'on ose à peine dire... Le soldat allemand s'est tourné, furieux, vers l'enfant; il l'a visé pour de vrai, lui, et lâchement, il l'a tué!

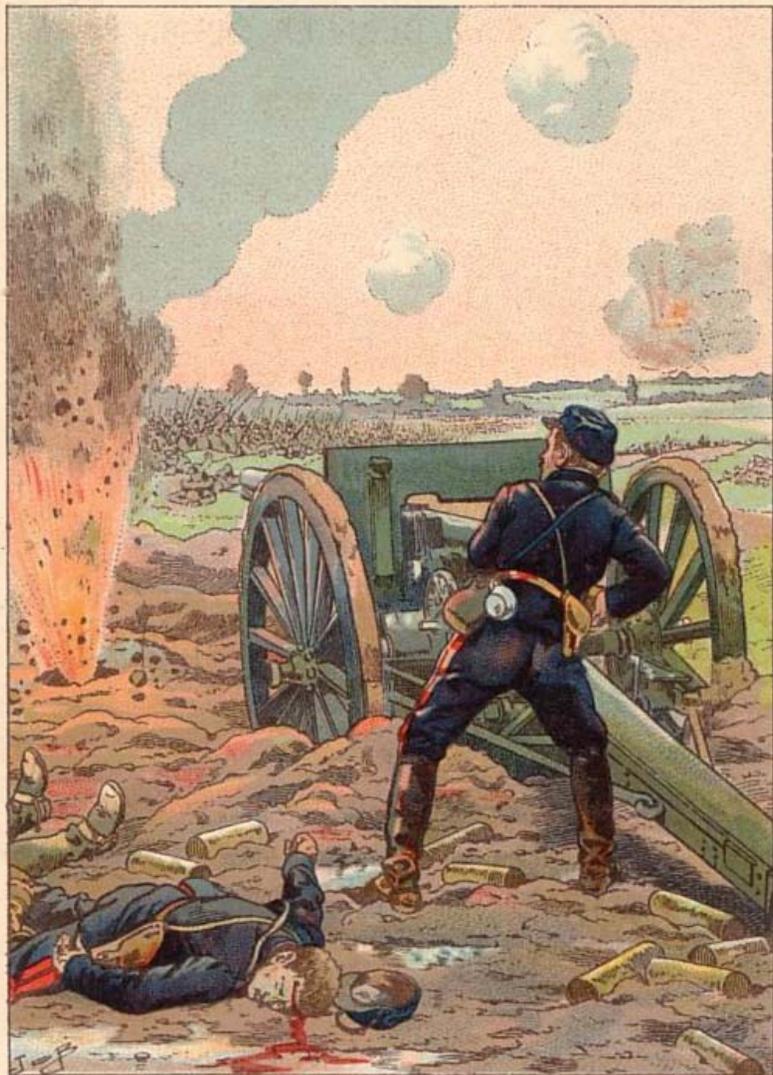
... Salissant d'un coup toute votre campagne, (Mais vous n'avez donc pas d'enfants, en Allemagne?)

Pour montrer que vous étiez forts,
Vous avez dirigé contre l'arme enfantine,
Qu'il allait déposer pour prendre sa tartine,
Les vrais fusils qui font des morts!

(Miguel Zamacoïs.)

Vous, mes enfants, vous ferez vivre dans vos mémoires ce pauvre petit garçonnet.

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Héroïque conduite d'un artilleur, demeuré seul avec sa pièce en face des Allemands, qui tire sur eux jusqu'au dernier obus et se retire ensuite, après avoir mis son canon hors de service.

30 Avr. 1918

JUSQU'AU DERNIER OBUS



J'ai assisté, écrit M. Gaston Cagniard dans *le Figaro*, à la bataille de Vailly.

Vailly est un chef-lieu de canton de 2.000 habitants, tapi au fond de la vallée, le long de l'Aisne, sur la rive droite. Déjà fort éprouvé par de multiples bombardements, il fut, le vendredi 30 octobre 1914, entièrement anéanti par les obus teutons. Cette pluie de fer n'en chassa pas nos troupes. Dans la fumée épaisse de la poudre, nos soldats s'y battirent, rue par rue, maison par maison.

Les Allemands descendaient des crêtes par colonnes serrées, ivres d'alcool — car c'est le seul moyen de réveiller leur enthousiasme délirant; — sur eux nos mitrailleuses travaillaient sans répit. Elles firent de ces ivrognes un carnage effroyable, et des monceaux de cadavres encombrèrent bientôt les rues...

Dans la même région, notre mouvement de repli nous contraignit à abandonner quatre canons enterrés et partant intranportables — pièces sacrifiées d'avance, comme disent les artilleurs. — Elles tinrent pourtant jusqu'à la dernière extrémité. A la fin, il n'en restait plus qu'une en batterie. A côté d'elle, un servent qui s'était juré de ne quitter la place que lorsqu'il aurait épuisé toutes ses munitions. Il tirait sans relâche sur les Allemands, qui s'avançaient par quatre devant lui. Bientôt ils ne furent plus qu'à trois cents mètres. Notre artilleur tirait toujours, fauchant comme du blé les rangs ennemis.

Peu à peu, cependant, l'ennemi gagnait du terrain. Il restait douze obus à notre héros. Il les cracha sur les Prussiens, tirant le dernier à cinquante mètres d'eux. Puis, démontant froidement la culasse de son canon, il se retira avec une blessure au côté. J'entendais le lendemain des témoins oculaires raconter le fait :

« Ce fut, disaient-ils, un spectacle effroyable. Les Allemands ont été véritablement hachés. Il en a tué plus de six cents, qui ne formaient plus qu'une horrible bouillie. »

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Sur la Grand'Place de Furnes, le roi des Belges décore le drapeau du 7^e régiment d'infanterie belge.

30 Avr. 1917

HOMMAGE AUX BELGES!



La déclaration de guerre de l'Allemagne à la France est du 4 août 1914. A la même date, les armées allemandes envahissaient la Belgique, en violation d'un traité, au bas duquel la Prusse avait, cependant, apposé sa signature, mais qu'il lui plaisait, pour l'heure, de considérer comme un « chiffon de papier ». On ne saurait jamais oublier la noble et fière attitude du roi Albert, qui répondit à l'insolent ultimatum germanique qu'il défendrait son pays par tous les moyens en son pouvoir.

« On connaît le plan de l'état-major allemand. Il consistait à jeter sur la France, dès le 2 août, 21 corps actifs, 13 corps de réserve et plusieurs divisions de cavalerie, à porter l'effort principal au nord en envahissant la Belgique par huit lignes de marche, puis à se présenter, entre Givet et Bruxelles sur notre frontière, dans l'intention, par une attaque brusquée, soutenue par une puissante artillerie, de surprendre notre armée avant la fin de sa concentration, et de la mettre hors de cause en trois semaines; enfin, ce dessein réalisé, de se retourner contre la Russie. »

On pensait à Berlin que l'armée belge ferait la haie sur le passage des troupes du kaiser, mais cette armée vengea, par son héroïsme, l'honneur de la nation outragée par une criminelle rupture de traité. Guillaume II avait calculé que l'attaque foudroyante de ses troupes briserait notre résistance : grâce à l'admirable ténacité belge, ces prévisions furent déçues. La vaillante cité de Liège résista 10 jours (5-15 août). Après de violents combats à Diest, à Tirlemont, à Dinant, l'armée belge se vit contrainte de ployer sous le nombre. Louvain, Bruxelles, Namur, Anvers furent successivement occupés par les Allemands qui, avec la sauvagerie qui leur est un système, mirent tout à sac sur leur passage, au mépris du droit des gens : Aerschot, Dinant, Andenne, Louvain, Termonde, Dixmude, Pervyse, Ypres et d'autres sont des noms inoubliables qui témoignent du vandalisme des hordes allemandes. Mais elles n'ont pu réussir à franchir l'Yser et la gravure représente le roi Albert décorant à Furnes, dans la petite portion de son royaume qui est demeurée inviolée, le drapeau du 7^e régiment d'infanterie belge qui s'est couvert de gloire.

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Menacé d'être fusillé s'il n'indique pas où sont les Français, un jeune garçon proteste si énergiquement de son ignorance qu'il arrive à sauver sa propre vie et un détachement français caché non loin de là.

JEUNESSE HÉROÏQUE



Au Livre d'Or où la France enregistre l'admirable vaillance de ses fils, les enfants auront leur place d'honneur : il en est qui se sont conduits en braves ; il en est qui sont morts en héros.

Le jeune Emile Desjardins, de Neuville-sur-Escaut, sommé par un officier allemand d'avoir à tuer de sa propre main un soldat français, prend l'arme sans trembler, épaule, vise et... froidement, se retournant avec rapidité, abat à ses pieds le capitaine allemand. Une minute après, Emile Desjardins tombait, à son tour, frappé de dix coups de baïonnette.

Le 22 août 1914, à Burgund, en Alsace, les Allemands se présentent à l'entrée du village et demandent au jeune Théophile Jaogout, âgé de 18 ans, si des Français se trouvaient là. Sur la réponse négative du jeune homme, les Allemands pénètrent dans le pays, où ils sont accueillis par une très vive fusillade partant d'une des premières maisons qu'occupait un détachement des nôtres. Après le combat, nos soldats, ayant dû se replier, les Allemands retrouvèrent le jeune homme et le firent prisonnier. Interrogé, Théophile Jaogout déclara qu'il savait parfaitement la présence des Français dans une des maisons de Burgund, mais qu'il n'avait pas voulu les dénoncer. Il fut immédiatement fusillé.

Un autre courageux enfant de 16 ans, d'un village de l'Est, fut aussi brave, mais plus heureux. C'est la scène que représente la gravure.

Une patrouille ennemie l'arrête sur le chemin qu'il suivait pour rentrer à la maison. « Où sont les Français ? »

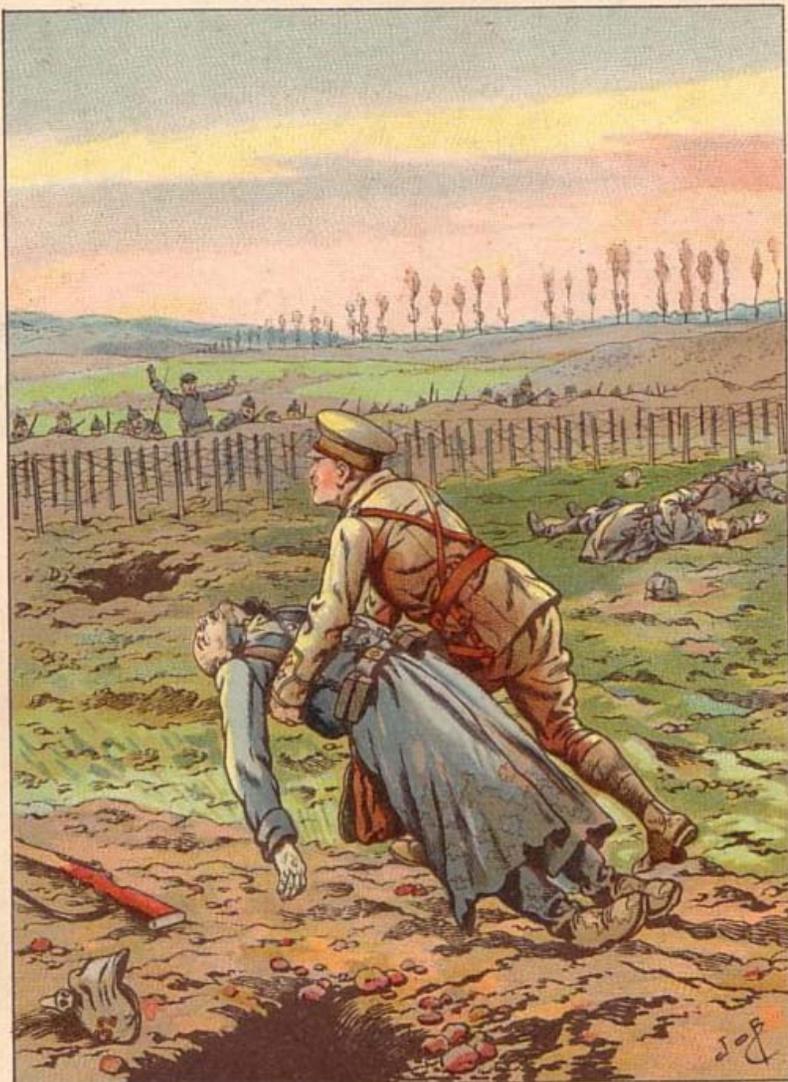
Le jeune homme avait vu les nôtres se masser quelques heures auparavant dans un bois voisin ; il répond quand même : « Je ne sais pas. »

Les fantassins allemands l'empoignent durement, l'approchent d'un arbre et le mettent en joue : le jeune garçon ne bronche pas et regarde fièrement ses agresseurs.

Cependant, l'officier l'interroge à nouveau et le presse de répondre : le jeune garçon ne se trouble pas un instant et maintient énergiquement qu'il ne sait pas où se trouvent les Français.

Et il proteste, avec une telle force, de son ignorance, que les ennemis sont convaincus ; ils abaissent leurs armes et laissent partir le brave garçon.

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Beau trait d'un officier anglais qui, ayant ramassé un blessé allemand, le traîne jusqu'aux tranchées ennemies aux acclamations des Allemands, enthousiasmés par cet acte d'héroïsme.

27 Fév. 1918

LE SOLDAT ANGLAIS



Le soldat anglais le brave Tommy, comme on l'appelle familièrement dans son pays, a conquis, dès son entrée en campagne, la sympathie affectueuse et la chaleureuse admiration de ses camarades français et belges. C'est un solide et loyal soldat qui a fait d'excellente besogne dans la région du Nord où il opère. Dans l'héroïsme quotidien des combattants, le soldat anglais a sa large part, témoin, entre cent, le fait que reproduit la gravure ci-contre représentant un officier anglais qui relève, sur le champ de bataille, à une centaine de mètres des lignes ennemies, un blessé allemand et le traîne jusqu'à proximité des adversaires qui ne peuvent s'empêcher, par leurs acclamations, de témoigner leur admiration d'un tel acte de fière bravoure.

La première croix de Victoria, qui fut attribuée pour la guerre actuelle, fut décernée au sergent-major White, de l'Army Service Corps, pour le motif suivant : le sergent-major White a été blessé aux deux jambes en allant, au Cateau, sous le feu le plus violent, chercher son capitaine. Le sergent-major White avait déjà, dans une précédente rencontre, rapporté, sous une rafale de balles, le lieutenant Frédérick Roberts, fils de lord Roberts, mortellement blessé.

Lisez aussi cet acte valeureux accompli par des officiers anglais.

Le capitaine Grenfell, le lieutenant Perey Wyndham et le duc de Westminster participaient à un engagement des plus chauds. Le capitaine Grenfell est blessé aux deux jambes et a deux doigts de la main enlevés. A ce moment, deux pièces d'artillerie, en position près de là, perdent leurs servants dont tous, sauf un seul, ont été atteints par des éclats d'obus. Les chevaux des pièces avaient été placés à l'abri. « *Nous allons ramener les canons!* » cria le capitaine Grenfell. Et, ralliant des hommes, il put, malgré ses blessures, faire atteler les chevaux aux pièces et les ramener.

Mais, accablé par la souffrance, il allait lui-même rester sur le terrain, lorsque le duc de Westminster l'emporta au milieu d'un feu violent et put l'amener en sûreté à l'arrière.

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Un jeune officier, pour enseigner à ses hommes le mépris de la mort, s'expose debout au feu de l'ennemi et allume tranquillement une cigarette.

30 Mai 1917

LE MÉPRIS DES BALLES



« Ça tapait dur ! Une grêle de balles, des obus, des shrapnells ! Un bruit d'enfer ! On tirait au hasard, dans la fumée. Tous les officiers de la compagnie avaient été tués, à l'exception d'un seul, le sous-lieutenant. Il nous cria : « *Hardi ! les enfants ; maintenant, c'est moi votre capitaine !* »

Et, pour nous prouver qu'il n'avait pas peur, il alluma une cigarette... » (*Lettre de soldat.*)

« C'était à Spincourt, le 1^{er} septembre 1914. Ça chauffait ! Il pleuvait des shrapnells !... Nous étions sur le point de donner. Notre lieutenant nous regarda. Lut-il, dans certains yeux, de l'appréhension ? Craignait-il, non une reculade, certes, mais un « salut » devant l'ennemi ? Peut-être. Il s'avança devant notre ligne, debout, lui qui nous avait ordonné de rester couchés, puis se tournant à demi vers nous, il nous dit avec calme : « *Je vous donne une minute pour...* »

J'achevai mentalement sa phrase : « *pour vous ressaisir.* »

Mais lui : « *... pour allumer une cigarette.* »

Et d'un élégant étui, il tira une cigarette, l'alluma lentement sous le crépitement des balles et l'éclatement des obus. Sa tête ne fléchit pas d'un pouce. Après avoir lancé quelques bouffées de fumée vers le ciel constellé de shrapnells, il saisit son épée, et nous désignant l'ennemi :

« *Et maintenant, en avant, les enfants !* »

Je vous jure que pas un de nous ne baissa la tête sous le feu. » (*Lettre de soldat.*)

Le colonel Lamey, commandant la 42^e brigade d'infanterie, monte sur le talus de la tranchée, dresse sa haute taille sous les obus et les balles et, se tournant vers ses hommes : « *Vous voyez bien qu'on n'en meurt pas !* » leur disait-il.

FAITS DE GUERRE 1914-1915



De jeunes troupes croisent un groupe de blessés. L'officier fait arrêter ses hommes, leur adresse quelques paroles et il salue de l'épée ces glorieuses victimes de la guerre.

31 Mai 1918

HONNEUR AUX BLESSÉS



Un détachement de jeunes soldats exécutait une marche dans les environs de Belfort, lorsqu'il croisa un groupe de blessés. Le capitaine fit arrêter le détachement et, priant les blessés d'en faire autant, il prononça les paroles suivantes :

« Jeunes soldats de la classe 1914, vous allez défilier devant quelques-uns de vos aînés qui ont déjà donné leur sang pour la patrie. L'un d'eux, qui est au premier rang, est amputé. Regardez-les bien, tandis que nous passons devant eux et qu'ils soient pénétrés de ce que nous pensons : Nous sommes fiers de vous et nous remplirons à notre tour notre devoir. En avant ! marche ! »

Et l'officier, à la tête de ses hommes, salua de l'épée ces glorieuses victimes de la guerre.

La scène se passe à Paris, dans un tramway. Sous l'attention compatissante des voyageurs, monte un soldat blessé, le bras droit en écharpe, qui s'installe dans un coin.

A une station monte un officier. Le soldat fait un effort pour saluer son supérieur, mais celui-ci arrête d'un geste affectueux le soldat, puis lui faisant le salut militaire, il lui dit : *« Pour aujourd'hui, mon ami, c'est moi qui vous salue. »*

« Des blessés, à demi convalescents, écrit M. R. Thamin, recteur de l'Académie de Bordeaux, se promènent en grand nombre aujourd'hui dans les rues de nos villes et de nos villages même, le bras en écharpe, le front bandé ou une canne appuyant leurs pas. Ces hommes se sont battus pour nous. Ils se sont battus, en particulier, pour nos enfants, à qui leur vaillance assure une patrie plus grande et plus honorée dans une Europe meilleure et libérée du cauchemar qui la hantait... Envers tout blessé, le petit Français a une dette de gratitude. Il la paie de tous les élans de son cœur. Cela ne suffit pas... Un simple salut haussera l'âme des petits à l'idée du sacrifice et il apportera à ceux qui l'ont accompli, avec une fierté attendrie, la récompense due. »

Salut donc aux blessés, mes enfants !

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Nouveau chevalier d'Assas. — Un sergent français, placé comme bouclier devant les Allemands, crie à ses camarades hésitants : « Mais tirez donc, les amis, tirez donc ! »

3 Jan. 1918

L'HÉROÏSME D'UN SERGENT



Le sergent Giacomini, du 30^e d'infanterie, avait été chargé avec sa section de couvrir le flanc droit d'une compagnie. Il s'acquittait de sa mission, quand des ennemis, dissimulés derrière un repli de terrain, se précipitèrent sur lui et le firent prisonnier.

L'incident était resté inaperçu de la section demeurée en arrière, sur l'ordre même du sergent. Cependant, ne voyant pas revenir leur chef, les hommes s'émurent et se mirent à sa recherche, mais il était trop tard. Les Allemands s'étaient éloignés, emmenant le sous-officier français, blême de rage impuissante.

Lorsque le sergent Giacomini comparut devant le chef du détachement qui l'avait capturé, il comprit tout de suite le but que poursuivait l'officier...

« Tu vas nous conduire à l'emplacement de ta compagnie. Sinon, je te brûle la cervelle ! »

Le sergent bondit. La tête haute, il brava du regard l'insolent personnage : « La mort plutôt !... »

Mais soudain, il se calma : « Je suis à votre disposition. »

Quelques minutes plus tard, deux bataillons allemands se dirigeaient vers les lignes françaises. En tête marchait le sergent Giacomini, encadré de sous-officiers allemands.

La nuit commençait à tomber. Quand ils furent arrivés à une centaine de mètres de nos tranchées, le sous-officier dit simplement : « C'est là ! » et, du doigt, il montra les retranchements.

Alors, usant de leur habituel subterfuge, quelques Allemands s'avancèrent en faisant de grands gestes et en criant : « Amis ! English ! English ! »

Il y eut, parmi les fantassins français, une légère hésitation. Peut-être allaient-ils se laisser prendre au piège de leurs déloyaux adversaires. Mais soudain une voix formidable s'éleva et domina les cris des faux Anglais : « Mais tirez donc, les amis, tirez donc ! ce sont des Boches ! »

C'était le sergent Giacomini qui, n'hésitant pas à faire le sacrifice de sa vie, donnait l'alarme.

Reconnaissant sa voix, nos soldats n'attendirent pas plus longtemps. Un terrible feu de salve abattit le premier rang des ennemis qui, voyant leur ruse éventée, se replièrent précipitamment.

Quant au sergent Giacomini, il s'était aplati devant le feu et, profitant de l'obscurité, il put s'échapper et rejoindre sa compagnie. (La Liberté.)

FAITS DE GUERRE 1914-1915



La petite Denise Cartier, victime d'un taube venu sur Paris, a dû être amputée. Aux Invalides, où elle fit sa première visite, lors de sa convalescence, elle fut l'enfant gâtée des glorieux mutilés des précédentes guerres.

30 Nov. 1917

DENISE CARTIER



Le dimanche 27 septembre 1914, à Paris, dans le quartier du Trocadéro, une fillette de douze ans, Denise Cartier, était allée faire quelques commissions pour sa maman. Elle vit, dans la rue, des passants qui regardaient en l'air; elle fit comme eux et aperçut dans le ciel un gros point noir: c'était un taube.

Tandis qu'elle levait les yeux, ainsi qu'un autre passant M. Hocquet, une bombe, lancée par l'avion allemand, tomba à cinq pas d'eux, projetant des éclats de tous les côtés.

M. Hocquet fut mortellement atteint à la tête, au cou et à la poitrine; la petite Denise Cartier eut la jambe droite brisée au-dessus du genou.

On la transporta immédiatement à l'hôpital où la pauvre enfant dut être amputée.

Quand on la releva pour la déposer dans la voiture qui devait la conduire à l'hôpital, sa première recommandation fut celle-ci: « Surtout, ne dites pas à maman que c'est grave! »

Avant l'opération, qui réussit heureusement, elle eut la force de sourire au chirurgien pour donner du courage à sa pauvre maman. Et après, afin de la consoler: « Ne pleure pas, maman, disait-elle, je suis encore contente dans mon malheur: j'ai fait cadeau de ma jambe à la France. »

Et tout le temps de sa maladie et de sa convalescence, elle n'eut pas une minute d'humeur, ni même de tristesse.

Elle reçut beaucoup de visites: on lui apportait des fruits, des fleurs; mais ce qui lui fit un véritable plaisir, ce fut une très grande poupée qui lui était offerte par les dames de l'ambassade anglaise, qui avaient elles-mêmes confectionné ses habillements.

La première visite de la petite Denise fut une visite à l'Hôtel des Invalides, où les glorieux mutilés des guerres précédentes lui firent fête et où on lui fit voir les drapeaux que nos soldats ont pris aux Allemands.

Tous ceux qui voyaient passer cette petite estropiée et qui savaient quelle était la cause de son infirmité se sentaient saisis d'horreur pour l'auteur d'un tel forfait.



Une jeune Lorraine soigne des blessés français. Des Allemands aperçoivent le groupe ; ils achèvent les blessés et tuent la jeune fille. Bel exemple d'humanité boche !

31 Mar 1918

Juin 2006

CRIMES ALLEMANDS



Les Allemands, quoiqu'ils s'obstinent à le nier malgré l'évidence, prétendant qu'ils mènent la lutte en peuple civilisé, commettent, dans leur manière de faire la guerre, les pires atrocités. Des documents d'une authenticité indiscutable en font foi. Les Allemands mêmes se chargent de donner des preuves de leurs crimes dans ces « journaux de guerre » que le Règlement du service allemand en campagne prescrit aux soldats de rédiger et qui ont été saisis par nous sur des prisonniers, à titre de papiers militaires.

On frémit d'indignation et d'horreur à la lecture de quelques extraits rapportés par M. J. Bédier, professeur au Collège de France :

« Horrible carnage ; le village brûlé jusqu'au ras du sol ; les Français jetés dans les maisons en flammes, les civils et tout brûlés ensemble. »

« Nous avons détruit huit maisons, avec leurs habitants. Dans une seule d'entre elles, furent passés à la baïonnette deux hommes avec leurs femmes et une jeune fille de dix-huit ans. »

Le Livre Rouge, rapport officiel établi par la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, fournit une ample — et horrible — documentation au sujet des atrocités allemandes contre les civils.

A Gerbeviller, plus de cent meurtres de civils ont été commis ; un fils est brûlé vif sous les yeux de sa mère ! À Audun-le-Roman, le 23 août 1914, vers cinq heures du soir, les Allemands se mirent, sans motif, à tirer sur les maisons des coups de fusils et de mitrailleuses. Quatre femmes ont été blessées, trois hommes ont été tués ; M. Martin, cultivateur, âgé de 78 ans, dont la maison a été brûlée, a été fusillé, dans la rue, en présence de sa femme et de ses enfants.

Mêmes actes de férocité à l'égard des combattants : meurtres de blessés, de prisonniers ; attaques contre les médecins militaires et les ambulances. A Bonvillers, neuf blessés français, que M. Houillon avait recueillis dans sa ferme, sont achevés sur l'ordre d'un officier allemand. Le 25 août 1914, à Einvaux, des Allemands ont ouvert le feu sur le docteur Millet, médecin-major, au moment où celui-ci, aidé de deux brancardiers, faisait un pansement à un homme couché sur une civière !

FAITS DE GUERRE 1914-1915



Mort glorieuse d'un jeune officier qui s'est paré comme pour une fête — gants blancs, plumet au képi — le jour de sa première bataille, au: environs de Charleroi.

LE SOUS-LIEUTENANT ALAIN DE FAYOLLE



C'est près de Charleroi que sa compagnie reçut, le 22 août 1914, le baptême du feu. Fidèle au serment qu'avaient fait en se quittant les Saint-Cyriens, le sous-lieutenant Alain de Fayolle avait mis ses gants blancs pour marcher à l'ennemi.

Dans la tranchée, où il commande sa section, on entend la fusillade des mausers, le crépitement des mitrailleuses et le son du canon qui glace le cœur des plus braves, quand on n'en a pas l'habitude.

Le moment est venu de mener la charge sous une pluie de fer et de feu ; les hommes hésitent ; alors, sortant d'une sacoche le plumet rouge et blanc, qui ornait son-shako de Saint-Cyr, son *casoar*, le sous-lieutenant l'ajuste à son képi et crie :

— « *En avant!* »

Il oublie, dans cette minute, les mesures de prudence qu'impose la guerre moderne et que les officiers sont surtout visés par les tireurs ennemis ; il se souvient seulement qu'il est un chef et

Qu'un chef n'abdique pas l'honneur d'être une cible !

Il s'élançe sous la mitraille.

Toute la section a suivi, d'un bel élan, mais bientôt une balle frappe le sous-lieutenant au front. Au sergent qui vient le relever, il dit un bref adieu pour son père, pour sa mère, et il expire...

Ajoutant un geste d'élégante bravoure aux traits héroïques de nos fastes militaires, le jeune Saint-Cyrien est tombé... avec son panache! (*Le Combat périgour-din.*)

Je te salue, ô toi qui sus si bien mourir,
Petit Saint-Cyrien dont le pur souvenir

Hante notre mémoire!...

Ton geste fut surtout un geste bien français...

Salut, jeune héros qui n'avais pas vingt ans,

Qui marchais à la mort, en boutonnant tes gants,

Le front dans la lumière!...

D'aussi braves que toi sont tombés sans faiblir ;

Mais tu nous as montré que, même pour mourir,

Il y a la « manière! » (*D' R. Berton.*)

27 Fév. 1918